

et grand... D'ailleurs, vous ne pouvez pas m'en vouloir. Si en ce moment, quelque chose pouvait me consoler, ce serait de n'avoir rien à me reprocher envers vous. De Rogas, vous me rendez cette justice que j'ai fait tout ce que j'ai pu.

—Oui, mon cher comte, oui, vous avez été parfait.

—Certes, ce n'est pas ma faute si...

—Allons, allons, l'interrompit José, ce n'est pas le moment de perdre courage. D'abord, je pense autrement que vous et je ne dis pas encore : Tout est perdu !

—Quand vous saurez, de Rogas, vous verrez que nous ne devons plus avoir aucun espoir.

—Comme je vous le disais tout à l'heure, reprit José, il est impossible qu'on ne retrouve pas Mlle de Coulange. Une jeune fille d'un rang élevé comme Maximilienne ne disparaît pas ainsi. Vous n'admettez point, je suppose, qu'elle se soit fait enlever, —comme cela se voit souvent, —par un rival préféré ? Oh ! si cela était je dirais comme vous : tout est perdu... Mais non. Tenez, Ludovic, je suis convaincu que d'ici à huit jours votre fiancée sera retrouvée.

—On retrouvera son cadavre, prononça le jeune homme d'un ton lugubre.

—Oh ! fit le Portugais ayant l'air effrayé, vous me faites frissonner jusque dans la moelle des os.

—Vous pouvez avoir peur, de Rogas, car, à l'heure qu'il est, Mlle de Coulange a peut-être été assassinée.

—Mais c'est insensé, ce que vous dites. Pourquoi faire cette horrible supposition ? Pourquoi, je vous le demande, en voudrait-on à la vie de Mlle de Coulange ?

—Une vengeance !

—Une vengeance ! exclama José.

—Oui, la vengeance d'un homme aussi lâche que féroce, qui est l'ennemi mortel du marquis et de la marquise de Coulange.

—Et vous croyez que c'est cet ennemi dont vous parlez, qui a enlevé Mlle de Coulange ?

—Le marquis et la marquise en ont la certitude.

—Hum ! hum ! fit José dont les yeux étincelèrent sous ses épais sourcils noirs hérissés. Est-ce que le marquis et la marquise ont parlé de cet homme devant vous ? demanda-t-il.

—Vous savez bien que je suis à l'hôtel de Coulange comme si j'étais de la famille. Tantôt le marquis m'a tout dit.

—Alors, vous savez...

—Je sais que le frère de la marquise de Coulange, Sosthène de Perny, est un misérable.

—C'est vrai, c'est un misérable, si c'est réellement lui qui a enlevé Maximilienne.

—C'est lui, de Rogas, n'en doutez point. Et pourquoi l'a-t-il enlevé ? Pour satisfaire sa haine contre sa sœur, pour l'assassiner !

Ah ! vous ne savez pas que cet homme est capable de tout. Déjà il a voulu assassiner le marquis, en tirant sur lui, une balle, comme sur un sanglier ou un loup.

—En vérité, cet attentat dont j'ai entendu parler...

—C'est Sosthène de Perny qui l'a commis.

—Je reste confondu. Comment le marquis a-t-il pu découvrir que son beau-frère était l'auteur de ce crime ?

—En apprenant, par une lettre anonyme, adressée à Mme de Valcourt, qu'il était revenu à Paris, dont ses crimes d'autrefois l'avaient chassé.

—Hein ! ses crimes d'autrefois.

—Il a volé au jeu, il a volé le marquis, il a volé et tué sa mère.

—Est-ce là tout ce qu'on lui reproche ?

—Ne trouvez-vous pas que c'est assez, de Rogas ?

—Certes, on en livre au bourreau de moins criminels que lui, répondit José.

Et tout bas il se disait :

—Ou le marquis ignore encore que le comte de Coulange n'est pas son fils, ou il n'a pas cru devoir révéler ce secret à Ludovic.

Après un court silence, il reprit :

—Ainsi, le marquis et la marquise accusent Sosthène de Perny de l'enlèvement de Maximilienne ?

—De même qu'ils n'ont pas hésité à l'accuser d'être l'auteur de l'attentat contre le marquis, dès qu'ils ont su qu'il était revenu à Paris. Le marquis et la marquise n'ont qu'un seul ennemi, lui !

—Allons, se dit le Portugais, ce Morlot, dont ils m'ont parlé comme étant si fort, si terrible, n'a rien découvert, rien deviné. Maintenant, si réellement il m'a soupçonné, le voilà dépiqué. Il fallait cela. Plus que jamais, je reste maître de la situation.

—Vous continuez à réfléchir, de Rogas ; pourtant, il me semble que ce que je viens de vous apprendre...

—C'est précisément cela qui me force à réfléchir, mon cher comte. Dites-moi, Mme de Coulange doit être désolée.

—Et le marquis aussi. Leur douleur est navrante. C'est un immense désespoir. Je vous le répète, ils sont persuadés que Sosthène de Perny tuera Maximilienne.

—Il n'osera pas.

—Il a bien osé tuer sa mère.

—Encore une question, Ludovic, est-ce que le marquis n'a pas fait immédiatement quelques démarches pour qu'on se mette à la recherche de sa fille ?

—Il est allé trouver le préfet de police. Dès ce soir, sans doute, de nombreux agents seront lancés dans tous les quartiers de Paris. Mais où trouver Sosthène de Perny ? Où a-t-il caché sa victime ? En admettant que la police mette la main sur lui dès demain, il aura eu le temps d'assuoir sa haine, en accomplissant son œuvre de vengeance ; ses mains seront teintes du sang de Maximilienne.

—N'est-il venu aucun agent de police à l'hôtel de Coulange pour prendre les ordres du marquis ou de la marquise ?

—Il en est venu un ; c'est Mme Louise, l'institutrice, qui est allée le chercher et l'a amené. Il est arrivé à l'hôtel de Coulange comme je me disposais à partir. Il se nomme Morlot.

—On lui a parlé devant vous ?

—Oui.

—Que lui a-t-on dit ?

—Il s'est fait raconter dans quelles circonstances l'enlèvement avait eu lieu à une des portes de l'église Saint Sulpice. Il était consterné. D'après ce qui s'est dit devant moi, j'ai compris que depuis longtemps déjà Morlot est à la recherche de Sosthène de Perny et que, malgré ses efforts, il n'a pu parvenir à découvrir l'endroit où il se cache.

—Vois a-t-on nommé devant lui ?

—Parfaitement, la marquise lui a dit que j'étais le comte de Montgarn, le fiancé de Maximilienne. Alors, sachant qui j'étais, il m'a salué avec beaucoup de respect.

Les yeux de José Basco s'illuminèrent et son front devint rayonnant.

—C'est cette fois, plus de doute, se disait-il mentalement, le fameux Morlot est enfoncé.

—Ma parole d'honneur, de Rogas, dit Ludovic d'un ton aigre, on dirait vraiment que vous êtes content...

—Eh bien, oui, je suis satisfait, répondit José Basco.

Le jeune homme bondit sur ses jambes.

—Satisfait, vous êtes satisfait ! s'écria-t-il avec fureur. Satisfait, quand c'est l'anéantissement de nos espérances, ma ruine ! Quand je retombe dans la misère !

IV

José haussa les épaules.

—En vérité, mon cher comte, on dirait que vous ne me connaissez pas encore ; pourtant vous m'avez vu à l'œuvre. Mlle de Coulange sera votre femme, et nous palperons les millions du marquis.

—Vous dites ?

—Eh ! morbleu, vous m'avez bien entendu.

—Oui, mais je ne vous comprends pas.

—En ce cas, votre esprit a perdu sa lucidité.

—De Rogas, oui, ou non, est-ce une plaisanterie ?

—Vous savez bien que je ne plaisante jamais, répondit froidement le Portugais.

—Ah ! tenez, avec vos airs mystérieux vous me rendez fou ! Voyons, de Rogas, mon cher de Rogas, n'est-ce pas un faux espoir que vous cherchez à faire entrer en moi ? Avouez-le, vous voulez m'éloigner de la pensée du suicide.

—Pourquoi diable vous donnerais-je un faux espoir ? A quoi cela ne vous avancerait-il, vous et moi ? Dans huit jours, vous entendez bien, dans huit jours vous ramèneriez vous-même Mlle de Coulange dans les bras de la marquise et du marquis ; dans quinze jours vos bas seront publiés et dans un mois vous serez l'époux d'une des plus riches héritières de France.

Pendant un instant, Ludovic regarda le Portugais d'un air hébété. Soudain, il lui sauta au cou.

—Ah ! tenez, de Rogas, s'écria-t-il comme affolé, je finirai par croire que vous êtes réellement un démon ou un génie.

—Un génie bienfaisant pour vous, répliqua José en riant.

—Ainsi, vous dites que dans huit jours... Et c'est moi, c'est moi qui ramènerai Maximilienne à l'hôtel de Coulange ?

—Oui !

—Vous ne craignez donc pas Sosthène de Perny...

—Il ne touchera pas à un cheveu de sa tête.

—Vous êtes sûr ?

—Oui.

—Mais pour la rendre à ses parents, il faut la retrouver.

—Nous la retrouverons.

—Comment ?

(A suivre.)

Avez-vous un parent, un ami qui a une méchante toux ou le rhume ? Faites lui prendre le *Menthol Cough Syrup* et vous lui sauverez la vie peut-être. Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.